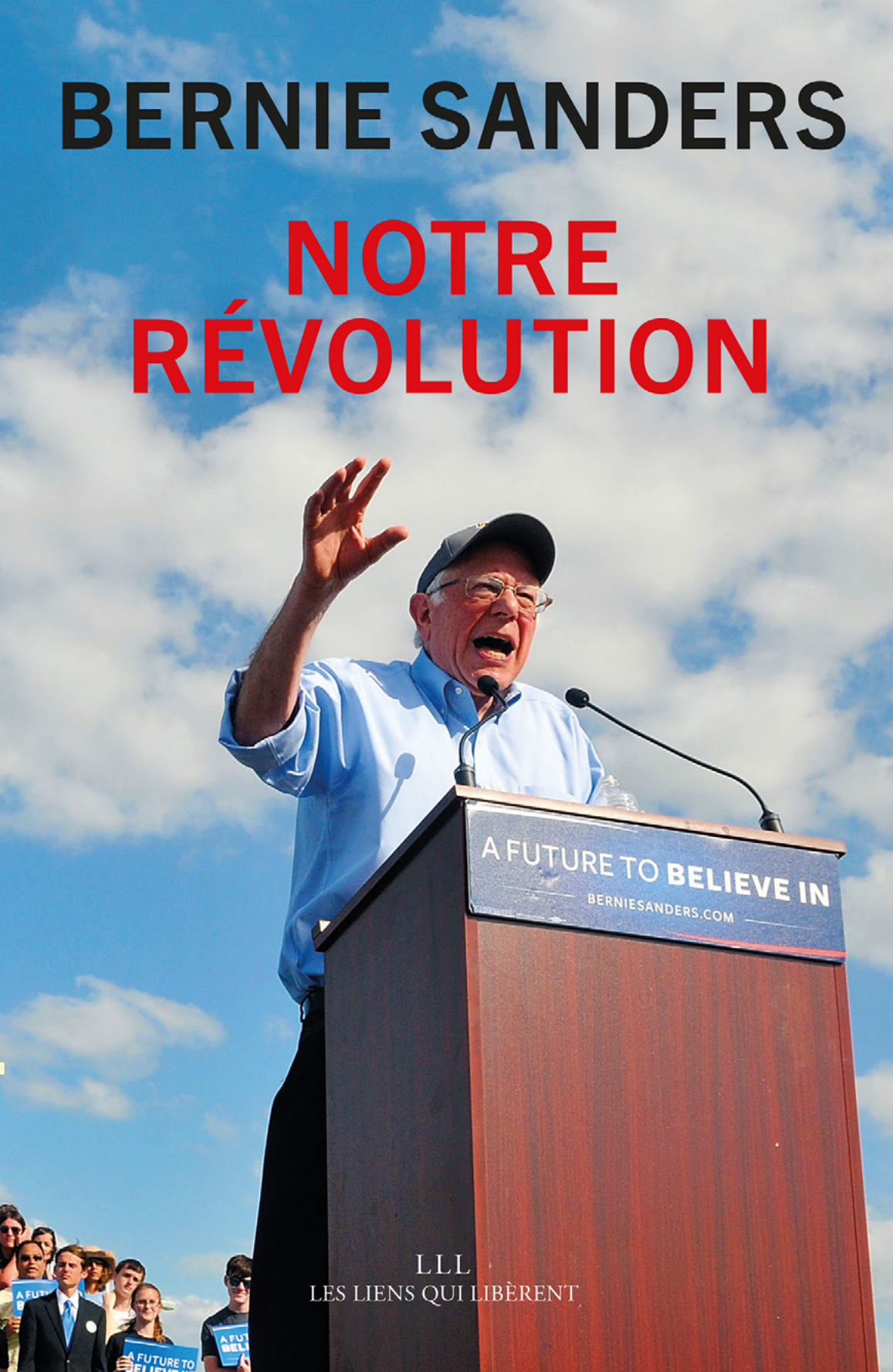
BERNIE SANDERS

NOTRE RÉVOLUTION



LLL
LES LIENS QUI LIBÈRENT

Notre révolution

Voici le best-seller du candidat qui a créé la surprise lors des dernières primaires démocrates aux États-Unis. L'actuel leader de l'opposition au président Donald Trump y développe sa vision pour une Amérique plus juste et progressiste.

Dans *Notre révolution*, Sanders partage l'expérience de sa campagne, relatant les péripéties des primaires historiques auxquelles il a participé, et des personnes qui les ont rendues possibles. Celui qui a fait naître une immense vague d'espoir outre Atlantique a montré qu'une grande partie des Américains voulaient lutter contre l'avidité et l'irresponsabilité des 1% les plus riches et d'un système capitaliste qui génère toujours plus d'inégalités.

Pour les millions de citoyens qui veulent poursuivre la révolution politique, il trace ici un plan d'action en matière de conversion de l'économie, d'écologie, de justice sociale et de lutte contre les discriminations. Une vision, mais aussi une méthode concrète qui permettrait de créer de nouveaux emplois, d'augmenter les salaires, de protéger l'environnement, d'assurer à tous une couverture santé – et finalement de transformer les États-Unis et le monde.

Nous n'en sommes selon lui qu'au début d'une révolution politique. Sa campagne est terminée, mais le combat continue. Plus que jamais!

Bernie Sanders a été candidat aux primaires du Parti démocrate pour l'élection présidentielle américaine de 2016. Après avoir été maire de Burlington, la plus grande ville du Vermont, pendant huit ans, il a été élu en 1991 à la Chambre des représentants. En 2007, il devient sénateur, et est le premier à se présenter comme Démocrate socialiste.

Bernie Sanders

Notre révolution

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean-Luc Fidel

Éditions Les Liens qui Libèrent

Titre original :
Our Révolution : A future to believe in
© Bernie Sanders, 2016

© Les Liens qui Libèrent pour la traduction française, 2017

Ce livre est dédié à mes parents, Eli et Dorothy Sanders, ainsi qu'à toute ma famille – mon épouse Jane, mon frère Larry, mes enfants Levi, Heather, Carina et Dave, leurs conjoints Raine, Marc, Blake et Liza, mes petits-enfants Sunnee, Cole, Ryleigh, Grayson, Ella, Tess et Dylan. C'est leur amour et leur appui qui m'ont toujours porté.

Ce livre est aussi dédié aux centaines de milliers de volontaires qui ont travaillé dur, de tant de façons, pour que notre campagne soit une réussite. C'est à vous que je dois d'être optimiste quant à l'avenir de notre pays. Ne renoncez pas. La lutte doit continuer.

Introduction

Quand nous avons démarré notre course à la présidence, en avril 2015, l'establishment politique et les médias considéraient que nous menions une campagne « anecdotique » ; il ne fallait pas nous prendre au sérieux. Après tout, je n'étais sénateur que d'un tout petit État et ma notoriété était mince. Nous n'avions à notre disposition ni argent ni organisation politique, et nous nous heurtions à tout l'appareil du Parti démocrate. De plus, nous étions confrontés à l'opération politique la plus puissante qui soit dans le pays. En effet, la machine Clinton avait déjà remporté deux fois la victoire à la présidence pour Bill et presque réussi à obtenir l'investiture démocrate pour Hillary en 2008.

Or, quand notre campagne est arrivée à son terme en juillet 2016, il est apparu que les commentateurs s'étaient trompés. C'est nous qui avions fait l'histoire et mené l'une des campagnes les plus marquantes de l'Amérique moderne, une campagne qui va changer très profondément le pays.

Nous avons obtenu plus de treize millions de voix aux primaires et aux caucus qui ont eu lieu à travers les États-Unis. Nous avons remporté vingt-deux États, dont beaucoup très largement. Nous

avons obtenu 1 846 délégués à la convention démocrate, soit 46 % du total.

Dans presque tous les États, nous avons gagné à une forte majorité chez les jeunes, qui représentent l'avenir de l'Amérique. Nous avons décroché de gros pourcentages de voix auprès des jeunes blancs, noirs, hispaniques, asiatiques et amérindiens. C'est nous qui avons défini ce qui sera demain à l'ordre du jour.

Le 25 avril 2016, le *Washington Post* a fait état d'un sondage réalisé par le Harvard Institute of Politics. « Les données rassemblées par les chercheurs de l'université Harvard suggèrent non seulement que la campagne conduite par Sanders a rendu la primaire démocrate étonnamment concurrentielle, mais aussi qu'il a modifié la vision que génération du Millénaire a de la politique », écrivait le directeur des sondages John Della Volpe. « Ce n'est pas un parti qu'il déplace vers la gauche, c'est une génération », ajoutait-il en parlant du sénateur du Vermont. « Qu'il perde ou qu'il gagne, ce dernier a un réel impact sur la manière dont une génération – la plus nombreuse dans l'histoire de l'Amérique – conçoit la politique. »

Alors même que l'apathie politique est élevée, que le taux de participation très faible et que des millions d'Américains se détournent de la politique, notre campagne a mobilisé le soutien énergique de centaines de milliers de volontaires dans tous les États du pays. C'est nous qui avons tenu les plus gros meetings et, au total, plus de 1,4 million de personnes ont assisté à nos réunions publiques.

Par suite de notre victoire dans un grand nombre d'États, cinq nouveaux présidents au moins ont été élus à la tête du Parti démocrate de leur État, ce qui représente une révolution politique. De plus, un grand nombre de candidats progressistes, encouragés par notre campagne, briguent des sièges qui vont des conseils d'école au Congrès – et beaucoup vont gagner. C'est un sang nouveau, une énergie nouvelle que nous avons réussi à injecter dans le processus politique.

Nous avons aussi montré – ce qui peut changer pour toujours la politique en Amérique – qu'on peut mener une campagne nationale de terrain qui soit compétitive sans solliciter les contributions de millionnaires et de milliardaires. Nous avons été la seule campagne à ne pas

bénéficié de super PAC*, et nous en sommes fiers. Fait sans précédent dans l'histoire américaine, nous avons reçu quelque huit millions de dollars en contributions de campagne individuelles. Elles s'élevaient en moyenne à vingt-sept dollars. Ces dons émanaient de 2,5 millions d'Américains, en majorité à revenus faibles ou modestes.

Pendant la campagne, nous avons fait porter le débat sur des questions que l'establishment cachait sous le tapis depuis bien trop longtemps. Nous avons attiré l'attention sur le niveau grotesque qu'atteignent les inégalités de revenu et de richesse dans notre pays et sur l'importance que revêt la partition des grandes banques qui ont mené notre économie au bord de l'effondrement. Nous avons dénoncé nos politiques commerciales effroyables, notre justice pénale en lambeaux, l'absence de soins médicaux et d'accès aux études supérieures. Nous avons abordé la question de la crise mondiale que suscite le changement climatique ; nous avons indiqué à quel point une vraie réforme globale de la politique d'immigration est indispensable ; nous avons souligné combien il est important de développer une politique étrangère qui privilégie la diplomatie plutôt que la guerre, et tant d'autres sujets.

L'écho que nous avons obtenu a montré que nos idées étaient loin d'être minoritaires. Des millions d'Américains veulent un programme résolument progressiste qui s'oppose à la classe des milliardaires et crée un gouvernement travaillant pour tous, et pas seulement pour les gros donateurs.

Le large appui populaire qu'a reçu notre programme a contribué à changer le Parti démocrate et forcé la secrétaire d'État Clinton à rapprocher sa position des nôtres dans nombre de domaines. Quand sa campagne a commencé, Clinton soutenait le partenariat transpacifique (Trans-Pacific Partnership, TPP) et l'oléoduc Keystone**. Quand

* Un comité d'action politique (Political Action Committee ou PAC) est une organisation privée servant à aider des élus, à favoriser ou à entraver l'adoption de certaines lois. [Toutes les notes de bas de page sont du traducteur.]

** Cet oléoduc doit traverser le Canada et les États-Unis sur près de deux mille kilomètres afin d'acheminer du pétrole canadien extrait des sables bitumeux de l'Alberta vers les raffineries du golfe du Mexique, avec une capacité de huit cent mille barils par jour. Controversée depuis dix ans, refusée par l'administration Obama, sa construction a reçu le feu vert de Donald Trump en mars 2017.

elle s'est terminée, elle était opposée aux deux. À la suite des négociations qui ont eu lieu entre les deux camps après la fin de la campagne, la secrétaire d'État Clinton a adopté sur les études supérieures et les soins médicaux des positions audacieuses qui l'ont rapprochée de ce que nous avions défendu.

Notre campagne a aussi eu un grand impact sur la rédaction de ce qui représente la plateforme la plus progressiste dans l'histoire du Parti démocrate. Même s'ils étaient minoritaires, nos partisans y ont beaucoup contribué. Voici par exemple ce que le Parti démocrate défend désormais :

• un salaire minimum fédéral de quinze dollars de l'heure, l'extension de la Sécurité sociale et la création de millions de nouveaux emplois qui seront nécessaires pour rebâtir nos infrastructures en miettes ;

• la partition des banques *too big to fail* et la création d'un *Glass-Steagall Act* du XXIe siècle* ;

• la suppression des échappatoires qui permettent aux multinationales d'éviter de payer des impôts fédéraux et de cacher leurs liquidités dans les paradis fiscaux offshore ;

• la lutte contre le changement climatique par l'instauration d'un prix plancher du carbone et la transformation de notre système énergétique afin de réduire la part des combustibles fossiles ;

• une réforme majeure de la justice pénale comprenant l'abolition de la peine de mort, la fin des prisons privées et la transition vers la légalisation de la marijuana ;

• une réforme de l'ensemble de la politique d'immigration ;

• le programme le plus global qu'on ait jamais vu pour la protection des droits des Amérindiens.

Durant les quinze mois qu'a duré la campagne, je suis revenu encore et toujours sur un point central que je tiens à reprendre ici : l'enjeu de cette campagne n'était pas seulement l'élection d'un président des

* Autre nom du *Banking Act* de 1933 instaurant notamment la séparation entre les activités de dépôt et d'investissement.

États-Unis, si énorme cela soit-il. Il s'agissait de la transformation de l'Amérique. Le vrai changement ne vient jamais d'en haut, mais toujours d'en bas. Il émane des gens ordinaires qui, par millions, sont prêts à se lever et à se battre pour plus de justice.

C'est ce que nous apprend l'histoire du mouvement syndical. Et celle du mouvement des femmes. Ou encore celle du mouvement pour les droits civiques. Ou pour les droits des homosexuels. Ou pour l'environnement. C'est l'objet de tout mouvement sérieux pour plus de justice.

C'est l'objet de la révolution politique.

À la fin de ma campagne, je me suis senti bien plus optimiste quant à l'avenir de notre pays qu'au début. Comment aurait-il pu en être autrement ? Dans les champs de Californie, je me suis adressé à des milliers de travailleurs de toute provenance qui s'étaient rassemblés afin de transformer notre pays. Ils étaient ouvriers agricoles, défenseurs de l'environnement, militants homosexuels, étudiants. Ils savent, et je sais, que nous sommes plus forts quand nous nous unissons et ne laissons pas les démagogues nous diviser selon la race, le genre, l'orientation sexuelle ou l'origine.

À Portland, dans le Maine, par une froide journée, des électeurs ont dû faire longuement la queue dehors pour voter au caucus. En Arizona, il a fallu à certains cinq heures pour voter – mais ils sont restés et ils ont voté. Dans tout le pays, on se bat pour que vive la démocratie et pour que nous cessions de dériver vers l'oligarchie.

À New York, j'ai participé à un piquet de grève avec des ouvriers bien décidés à ne pas laisser Verizon réduire leurs prestations et externaliser leurs emplois. Ils se dressaient contre la scandaleuse cupidité de leur entreprise. Ils se sont battus ensemble, fiers d'être unis. Et ils ont gagné.

À Washington DC, j'ai manifesté avec des ouvriers sous-payés qui voulaient expliquer qu'ils ne peuvent survivre avec le salaire minimum de misère qui prévaut actuellement et qu'il nous faut l'augmenter à un niveau permettant vraiment de vivre. Leur message et leur combat ont eu un écho dans tout le pays.

Ce livre décrit la campagne historique que nous avons menée, mais, ce qui est plus important, il regarde vers l'avenir. Il présente une voie

nouvelle pour l'Amérique, fondée sur des principes de justice économique, sociale, raciale et environnementale. Au nom de nos enfants et petits-enfants, c'est la voie que nous devons suivre et le combat que nous devons gagner.

La lutte continue.

PREMIÈRE PARTIE

La course à la présidence

1

Comment on devient ce qu'on est

Brooklyn

J'ai grandi dans un trois-quatre pièces à loyer modéré. Mon frère aîné Larry et moi-même avons dormi pendant des années sur les canapés du salon. En 2016, pendant les primaires de l'État de New York, afin de rappeler aux New-Yorkais que j'avais grandi à Brooklyn, nous avons tenu un meeting dans la rue où j'ai été élevé, la 36e Est. Cinquante-six ans après en être parti, j'ai pu visiter l'appartement où j'ai passé mes dix-huit premières années. Dieu qu'il était petit ! La cuisine-salle à manger était minuscule. Difficile d'imaginer que notre famille de quatre dînait là chaque soir tous ensemble. Quant à l'immeuble, il avait l'air encore plus miteux que dans mon souvenir. Et il comptait tellement d'appartements par étage !

L'un de mes premiers souvenirs avait pour cadre le trottoir situé devant l'immeuble où nous vivions, sur Kings Highway, dans le quartier de Flatbush, à Brooklyn. Il y avait une parade militaire. Nous étions à la fin de la Seconde Guerre mondiale. J'avais 4 ans.

Cette guerre, Hitler et bien sûr l'Holocauste ont joué un rôle majeur dans la direction que ma vie a prise. Je me souviens de photos de la famille de mon père en Pologne – assassinée par les nazis. Je me



Maman, Larry et moi – le petit garçon (collection de l'auteur).

souviens d'un appel téléphonique reçu au milieu de la nuit, ce qui n'arrivait jamais chez nous : il annonçait à mon père qu'un de ses cousins était encore en vie et se trouvait dans un camp pour personnes déplacées. Je me souviens d'avoir pleuré lorsque j'ai vu dans un livre des photos montrant la destruction des juifs. Je me souviens de voisins portant un matricule tatoué sur le bras – c'étaient des survivants des camps. Je me souviens de l'excitation qui a gagné notre quartier lors de la fondation de l'État d'Israël en 1948.

Je suis juif. La perte d'une famille dans l'Holocauste, dont des enfants de mon âge ; l'accession au pouvoir d'un fou de droite lors d'une élection libre en Allemagne ; une guerre qui a fait cinquante millions de morts, dont plus d'un tiers de la population juive de la planète : tout cela a eu un impact indélébile sur ma vie et sur ma pensée.

C'est mon frère Larry, de six ans mon aîné, qui m'a introduit à la politique et à bien d'autres choses. Il a joué un rôle énorme dans mon existence, et je lui suis éternellement reconnaissant pour son amour, ses conseils et sa sagesse, d'une manière générale. Ces cinquante dernières années, il a vécu à Oxford, en Angleterre, où il a élevé sa famille et été travailleur social. Il y a dix ans, il a été élu au conseil de l'Oxfordshire sur la liste des Verts, puis a été réélu pour un deuxième mandat. Il est aujourd'hui très actif dans la préservation d'un système de santé national fort au Royaume-Uni.

Ma mère a appris à lire à Larry alors qu'il était tout petit, et il est demeuré un lecteur vorace toute sa vie. C'est lui qui me faisait la lecture quand j'avais 4 ou 5 ans. Le samedi matin, nous restions tard au lit, avec des piles de bandes dessinées. Quand nous étions gamins, c'était mon mentor et, comme souvent les aînés, mon tourmenteur.

Il était très intelligent et savait toujours répondre aux questions que je me posais.

Être l'aîné n'est pas aisé. Parfois, quand on veut sortir pour aller voir ses copains, il faut garder son petit frère ou l'emmener avec soi. Pas marrant ! Le samedi, si mes parents étaient de sortie, Larry devait aussi me préparer à déjeuner. Sa cuisine me paraissait super. Ses spaghettis au ketchup et son gâteau au chocolat étaient fabuleux.



Mon frère aîné Larry et moi (collection de l'auteur).

Mes parents ne lisaient guère, eux, et on trouvait peu de livres à la maison. C'est Larry qui en a rapporté le premier de la bibliothèque. Surtout, c'est lui qui m'a aidé à comprendre ce qu'il y avait dedans. Il était bon professeur ; il m'a ouvert les yeux.

Mes parents n'étaient pas particulièrement politisés, mais ils ont toujours voté démocrate, comme presque tous nos voisins juifs. C'est Larry qui a fait entrer la politique à la maison quand, alors qu'il était étudiant à Brooklyn College, il a rejoint les Jeunes Démocrates et a fait campagne pour Adlai Stevenson en 1956.

Lors de ma campagne présidentielle, Larry, son épouse Janet et son fils Jacob m'ont fait la joie de me rejoindre lors de certains événements. J'ai été encore plus fier lorsque, comme délégué des Démocrates à l'étranger à la convention du parti, il a donné, les larmes aux yeux, son unique suffrage pour mon investiture.

Ma famille était-elle « pauvre » ? Non. Disposions-nous de beaucoup de ressources discrétionnaires, comme disent les économistes ? Absolument pas.

Papa vendait de la peinture pour la Keystone Paint and Varnish Company. Il était arrivé aux États-Unis en provenance de Pologne à l'âge de 17 ans, sans un sou en poche. Il a toujours été employé et a

gagné assez d'argent pour faire vivre sa femme Dorothy et ses deux fils, mais pas beaucoup plus.

L'argent (ou plus exactement le manque d'argent) a toujours été un sujet de frictions à la maison. Mes parents se disputaient sans arrêt. Des disputes douloureuses. Des disputes amères. Des disputes qui se sont insinuées dans mon cerveau de petit garçon sans que je puisse les oublier.

« Bernard, va faire les courses. Tiens, voilà la liste », m'a dit un jour ma mère. En bon fils de 12 ans, je me suis exécuté. Sauf que je me suis trompé de magasin. Au lieu d'aller chez Waldbaum, sur Nostrand Avenue, c'est dans une petite boutique à quelques pâtés de maisons que je me suis rendu. Et j'ai payé bien plus cher que je n'aurais dû. Quand je suis rentré et que ma mère a compris ce que j'avais fait, elle s'est mise à hurler. L'argent était dur à gagner. Il ne fallait pas le gaspiller.

À 13 ans, j'ai voulu une veste en cuir. C'était la mode. Tout le monde en portait une, et j'en avais assez du manteau de mon frère. « Bon, a admis ma mère, allons t'en trouver une. » Notre séance de shopping a tourné à l'enfer. C'est sans doute pour cela que, soixante-deux ans plus tard – demandez à ma femme si je mens –, je déteste toujours autant ça et j'ai envie de m'enfuir dès que je dois rester plus d'une demi-heure dans un grand magasin.



Larry et moi à la convention démocrate (Jane O'Meara Sanders).

Ce jour-là, ma mère m'a traîné dans au moins une dizaine de boutiques en quête de la veste en cuir la moins chère qui soit. Nous avons commencé dans le quartier commerçant de Kings Highway. Puis nous avons pris le métro jusqu'aux grands magasins situés dans le centre de Brooklyn et de Manhattan. Pas une veste en cuir dans tout New York que je n'aie essayée.



Avec mon père et mon frère (collection de l'auteur).

Vous avez déjà deviné : nous avons fini par revenir acheter celle du tout premier magasin que nous avions visité, sur Kings Highway. Ça m'amuse d'y repenser aujourd'hui, mais à l'époque ce n'était vraiment pas drôle.

L'argent dont dispose votre famille dicte la qualité de vos gants de base-ball, la marque de vos baskets et le type de voiture que conduit votre père. Cela détermine aussi, bien sûr, le fait que vous viviez dans un immeuble à loyer modéré, comme la majeure partie de mes amis, ou dans une « résidence privée ». Il ne m'a pas fallu longtemps pour comprendre que la plupart des gens n'habitaient pas dans une résidence privée : c'était très clair là où je vivais. Ceux qui logeaient dans des immeubles à loyer modéré appartenaient à la classe ouvrière, les autres à la classe moyenne. C'est l'une des premières distinctions de classe dont je me souvienne.

J'ai passé une bonne partie de mon enfance à jouer dans la rue ou la cour de l'école. C'était notre monde, et nous ne quittions jamais la maison sans une balle de caoutchouc Spalding. À la différence d'aujourd'hui, il n'y avait pas d'adultes pour nous surveiller. Aucun. Nous organisions nous-mêmes tous nos jeux.

Nous jouions des heures durant. Dans la rue, nous jouions à cache-cache, au *punchball*, au hockey, au *touch football* et au *stickball**, en faisant des pauses quand des véhicules passaient et en appliquant des règles strictes quand la balle atterrissait sous une voiture garée. Nous lancions des billes dans les bouches d'égout. Si on arrivait à en faire tomber une dans le trou, on en gagnait dix.

* Le *punchball* et le *stickball* sont des variantes du base-ball, le *touch football* une variante du football américain.

Nous jouions au ballon contre les murs d'immeuble. Nous jouions à la balle aux cartons sur les trottoirs, à la balle au caniveau dans les caniveaux et à la balle au perron contre les perrons. Nous jouions au handball normal et au handball chinois. Nous échangions des cartes de base-ball. Nous faisions la course. Dans la cour de PS 197, l'école élémentaire à laquelle je suis allé, à quelques pâtés de maisons de chez moi, nous jouions au foot et au basket jusqu'à l'épuisement. Pour le goûter, chacun apportait son écot afin que nous puissions nous payer une grande bouteille de soda.

Ce que j'ai appris dans les rues et sur les terrains de jeux de Brooklyn, ce n'est pas seulement à jouer au ballon ou à courir. J'ai appris une leçon profonde sur la démocratie et l'autogestion. Grâce au *punchball* et au *stickball*? Oui.

Il n'y avait pas d'adultes dans les rues ou sur les terrains de jeux où nous passions le plus clair de notre temps. Personne pour nous superviser. Personne pour nous encadrer. Personne pour arbitrer nos matches. Nous étions livrés à nous-mêmes. Nous organisions et décidions tout nous-mêmes. Le groupe gérait les désaccords, prenait les décisions et apprenait à vivre avec.

« On joue à quoi? » « Waouh. Super! Allons-y. » « Je peux t'emprunter ton gant? » « Qui a apporté la batte et la balle? » « Il était hors jeu ou pas? » « La balle était faute, non? »

Il n'y avait pas débat sur qui jouait avec qui. Tout le monde savait bien qui, au basket, était le meilleur joueur, qui était le deuxième et le troisième meilleur quand il s'agissait de former les équipes. Ça allait de soi.

Au basket à trois, l'équipe qui avait perdu sortait, et une autre venait défier celle qui avait gagné. C'était la règle.

Et ça marchait.

Ce fonctionnement démocratique et autogéré, dirais-je aujourd'hui, m'a transmis des leçons que je n'ai jamais oubliées sur la façon de travailler avec les autres.

Ce que je n'ai jamais oublié non plus, c'est la relation que les gamins du coin de ma rue et de tout le quartier avaient avec les Brooklyn Dodgers. Parfois, quand je voyage, on me demande à quelle équipe de

base-ball j'étais attaché quand j'étais petit. Vous voulez rire ? Il n'y en avait qu'une. C'était la famille.

Il y avait Gil Hodges en première base, Jackie Robinson ou Junior Gilliam en deuxième, Pee Wee Reese (mon joueur favori) à l'arrêt-court, Billy Cox en troisième base, Gene Hermanski en champ gauche, le Duke au centre, Carl Furillo à droite, Roy Campanella derrière le marbre. Au monticule, nous avions notamment Preacher Roe, Don Newcombe, Carl Erskine, Johnny Podres, Clem Labine, Joe Black, Sandy Koufax. Ces noms restent gravés de façon indélébile dans mon esprit. Soixante années ont passé, mais je me souviens de ces figures mythiques comme si c'était hier.

Il aurait été impensable pour qui que ce soit dans mon pâté de maisons de ne pas connaître le nom de ces joueurs et leurs statistiques. Nous savions contre qui ils allaient jouer, où ils joueraient, qui lançait et à combien de matches ils étaient de la première place. Nous connaissions aussi leur vie personnelle, d'après les cartes que nous échangions et achetions. Notre contact avec les Dodgers était également nourri par la radio et les commentaires des matches à la télévision de Red Barber et Vin Scully, que nous connaissions aussi bien que les joueurs.

Ebbets Field, où jouaient les Dodgers, se trouvait à une demi-heure de métro ; nous y allions certains samedis ou dimanches pendant la saison, parfois pour un double match. En général, nous prenions des places à soixante cents dans les gradins, parfois des places assises à un dollar vingt-cinq sur la ligne de première base. Il nous arrivait d'attendre dehors la sortie des joueurs pour obtenir des autographes. Je me souviens d'avoir vu un Jackie Robinson éreinté sortir de l'enceinte.

Les Dodgers apportaient joie et espoir dans notre monde. Quel gamin ayant grandi à Brooklyn n'a pas gardé en mémoire la fin de la saison 1951 et la chute des Dodgers, qui concédèrent treize matches aux Giants de New York, tant détestés ? Et puis il y a eu les *playoffs*. Et Ralph Branca. Et le *home run* de Bobby Thomson, le lancer dont on a parlé dans le monde entier.

Pas besoin d'être sociologue pour comprendre l'impact qu'avaient les Dodgers sur les habitants de Brooklyn, nos relations ethniques et notre sentiment de proximité. Les gamins que nous étions savaient bien que Jackie Robinson, Don Newcombe et Roy Campanella

étaient noirs, mais le plus important pour nous, c'est que c'étaient de grands joueurs. Nous ne faisions pas de sentiments. Nous voulions seulement que les Dodgers gagnent. Et ils faisaient partie de la famille.

Une formule avait cours à Brooklyn à l'époque où les Dodgers allaient partir à Los Angeles : les trois pires hommes de l'histoire moderne étaient Adolf Hitler, Joseph Staline et Walter O'Malley, mais pas forcément dans cet ordre. Le départ des Dodgers, orchestré par O'Malley, le propriétaire de l'équipe, fut dévastateur pour le quartier et pour la ville. Il a laissé un grand vide.

Franchement, en tant qu'adolescent non politisé, je ne comprenais pas qu'on puisse déplacer les Dodgers. C'étaient les *Brooklyn* Dodgers. Comme le pont de *Brooklyn*, *Brooklyn* College, le quartier de *Brooklyn*. Comment pouvait-on déménager quelque chose qui représentait une part essentielle de la vie des habitants et revêtait une telle signification pour eux ? La décision dévastatrice de O'Malley consistant à arracher les Dodgers de Brooklyn en vue de réaliser plus de profits sur la côte Ouest fut, je crois, l'une de mes premières observations des vices du capitalisme.

Cependant, mes expériences de jeunesse n'avaient pas seulement pour théâtre les rues de Brooklyn.

Je n'oublierai jamais l'été de mes 13 ans, lorsque mes parents m'ont envoyé au camp scout de la Ten Mile River, à Narrowsburg, dans l'État de New York. C'était une méthode bon marché pour que les gamins passent l'été hors de la ville. Mon premier séjour au camp était censé durer quatre semaines, mais je suis rentré au bout de deux. La maison me manquait. L'année suivante, je devais y aller deux semaines, mais j'y suis resté trois. C'était super. La dernière fois que j'y suis allé, je suis resté six semaines et j'ai pleuré au moment de rentrer.

Petit, j'avais fréquenté un club scout où ma mère était cheftaine. Ensuite, j'ai fait partie de la troupe 356 chez les boy-scouts. Nous partions en randonnée et en pique-nique, mais ça n'avait rien à voir avec un camp d'été.

Le camp de boy-scouts a été une expérience extraordinaire pour moi. Pour la première fois de ma vie, j'ai été exposé au grand air et au mode de vie rural : vivre sous un appentis, passer la nuit dans un sac de

couchage et sur un « matelas » de paille, partir en randonnée, camper, observer de belles nuits étoilées, apprendre les traditions indiennes, nager dans un lac, faire du canoé, manger en groupe dans un immense restaurant collectif, entonner des chants populaires…

Un jour que mon compagnon de chambrée et moi étions assis dans nos lits à lire des bandes dessinées, un gros serpent noir s'est glissé au-dessus du lit supérieur, du côté de mon ami. Il pendait en direction de son épaule. Nous avons détalé à toutes jambes. Sacrée expérience pour un gamin de Brooklyn !

Participer à un camp de boy-scouts a changé mon existence. J'ai découvert que j'aimais la vie à la campagne, et je ne l'ai jamais oublié. Je doute fort que j'aurais atterri dans le Vermont, l'un des États les plus ruraux d'Amérique, si je n'étais pas passé par un camp scout.

Mes années de lycée à la James Madison High School n'ont pas été aussi drôles que celles passées à l'école élémentaire. L'établissement était bien plus grand, et, à la différence de PS 197, où je connaissais presque tous les enfants depuis toujours, il y avait là beaucoup de nouveaux visages. J'étais bon élève, mais pas excellent. Les sciences sociales m'intéressaient davantage que les maths et les sciences.

Je me suis présenté comme délégué de classe. Je me souviens d'avoir travaillé le discours que j'allais prononcer dans l'auditorium en arpentant l'appartement devant ma mère. La principale mesure de mon programme consistait à demander que le lycée adopte un orphelin de guerre sud-coréen. J'ai perdu, mais le candidat qui a gagné a repris mon idée : notre école l'a bel et bien « adopté ».

L'une des premières déceptions de ma courte vie avait été de ne pas faire partie de l'équipe de basket du lycée, qui, comptant parmi les meilleures de la ville, avait été longtemps entraînée par le légendaire Jamie Moskowitz.

Quelle joie ce fut donc d'intégrer l'équipe junior en première année de fac ! Je suis rentré à la maison avec ma belle tenue en soie, arborant le numéro 10. Pour tout dire, j'ai même dormi avec. Mais la catastrophe est arrivée. Lors d'un entraînement de début de saison, le coach m'a annoncé que je n'étais finalement pas pris. Pas d'équipe junior, pas d'équipe universitaire à l'avenir, pas de beau maillot. Un coup terrible.

Je ne me souviens plus vraiment pourquoi, mais j'ai postulé pour les équipes de piste et de cross-country. Petit, j'avais toujours eu une bonne endurance et je pouvais courir sans jamais m'arrêter. La course sur piste et le cross-country n'étaient pas aussi attirants que le basket. Pas de foule lors des meetings, pas beaucoup d'attention publique. Mais l'expérience s'est révélée excitante et marquante pour moi. J'aimais beaucoup ça et j'étais assez bon.

Le trajet en métro était long de Brooklyn à Van Cortlandt Park, dans le Bronx, pour participer aux cross. Il y avait des centaines de coureurs sur la ligne de départ, puis, après le coup de pistolet du starter, c'était la ruée effrénée dans les bois pour une course de quatre kilomètres. On sentait l'odeur des feuilles d'automne qui jonchaient le sol à chaque respiration du corps en plein effort. Ensuite venait l'accélération finale dans la longue ligne droite menant à l'arrivée, quand je dépassais des coureurs encore plus fatigués que moi. De grands moments que je n'oublierai jamais.

J'étais bon coureur, pas seulement en cross-country, mais aussi au mille cinq cents et au huit cents mètres. Je courais le mille cinq cents en 4 minutes 37, ce qui était assez rapide pour me permettre de décrocher la troisième place au championnat en salle de la ville de New York. J'ai aussi remporté bon nombre de courses locales. La course sur piste et le cross-country ont été importants dans ma vie. Le fait de m'entraîner durement et de ne pas lâcher avant d'être mort de fatigue m'a procuré une discipline que j'ai toujours gardée.

Chicago

Il était minuit à l'aéroport de New York-LaGuardia. J'avais 19 ans et c'était mon tout premier voyage en avion ; j'avais pris le vol le moins cher pour Chicago. J'ai dit au revoir à mon père. Effrayé et plein d'appréhension, je quittais la maison pour entrer à l'université de Chicago.

Ma mère était décédée quelques mois plus tôt. Je tenais à partir de Brooklyn et de Brooklyn College, où j'avais fait ma première année. Comme j'avais un ami qui était déjà dans cette université, j'y ai postulé et j'ai été admis. Il y avait de la place en deuxième année, même pour un étudiant qui n'avait pas tout à fait le niveau. L'avion a atterri à

3 heures du matin et, de l'aéroport, j'ai gagné le quartier de Hyde Park, dans le sud de la ville.

L'université de Chicago m'a ouvert les yeux. Elle a changé ma vie et, pour le meilleur ou pour le pire, a contribué à façonner la personne que je suis aujourd'hui. Ce fut toutefois une époque très difficile.

Mon père avait abandonné l'école à 16 ans en Pologne. Lui qui avait connu la Grande Dépression s'inquiétait beaucoup de l'argent et de la façon de gagner sa vie. Plutôt que d'aller à la fac, il aurait préféré que je prenne un emploi stable après le lycée. Ma mère, elle, était femme au foyer ; après le lycée à New York, elle n'avait pas poursuivi d'études. La plupart de nos amis et voisins avaient le même niveau de formation.

Or, à l'université de Chicago, mes condisciples étaient en majorité des enfants de diplômés d'université. Leurs parents appartenaient aux professions libérales ou au monde de l'entreprise. Je me sentais déplacé et un peu dépassé. Et parfois assez esseulé.

Je devais donc batailler à titre personnel, mais l'université de Chicago m'a ouvert des horizons inconnus jusqu'alors. Si j'ai apprécié nombre de nos professeurs, mes intérêts intellectuels me poussaient hors des salles de cours, vers des sujets qui n'étaient pas forcément au programme. L'université disposait de l'une des grandes bibliothèques du pays, la Harper Library. J'y ai passé beaucoup de temps à fouiner dans les rayons.

Je ne préparais guère les cours et les examens, obtenant des notes peu spectaculaires, mais je lisais beaucoup sur toutes sortes de sujets. J'étudiais l'histoire, la sociologie, la psychologie, l'économie et la politique. J'ai ainsi découvert des aspects de l'histoire et de la vie américaines inédits pour moi. Notamment le fait que l'Amérique n'avait pas toujours été « la terre de liberté et la demeure des braves » que proclame son hymne national et que notre pays n'avait pas toujours penché du bon côté de l'Histoire. J'ai lu aussi de nombreuses biographies.

J'étais époustouflé par la quantité de magazines et de périodiques qui circulaient dans la grande et belle salle de lecture du campus. Comment pouvait-il exister tant de publications, sur tous les sujets imaginables et issues du monde entier ? Souvent, je m'y rendais pour travailler un devoir et je finissais par passer toute la soirée absorbé par tel ou tel magazine dans la salle des périodiques. C'est là que j'ai découvert *The*

Nation, la *Monthly Review*, *The Progressive* et d'autres publications progressistes. Mes conceptions politiques se développaient.

J'ai aussi commencé à lire de façon critique. Au lycée, si on voulait avoir raison dans une discussion, il suffisait d'arguer que c'était « marqué dans le journal ». À Chicago, j'ai compris que différentes publications avaient différents points de vue, et que ce qui figurait dans un journal n'était pas nécessairement vrai.

Je ne me contentais pourtant pas de lire. Je courais aussi. En première année, j'ai fait partie des équipes de cross-country et de piste, et je me débrouillais bien. Si l'université de Chicago ne figurait pas parmi les meilleures en athlétisme, loin de là, ses installations étaient bien supérieures à ce que j'avais jamais vu. Elle possédait de belles pistes en plein air et en salle ; on pouvait aussi laisser sa tenue trempée de sueur dans un panier et la retrouver lavée et pliée le lendemain. C'est au sein de l'équipe de piste que j'ai couru le huit cents mètres en moins de deux minutes, ma meilleure performance.

Paradoxalement, si j'ai suivi des cours intéressants et passé de longues heures dans les rayons de la bibliothèque, c'est hors du campus que j'ai appris le plus de choses pendant mes années à Chicago, par le biais des organisations que j'ai rejointes et des activités auxquelles j'ai participé. Je suis en effet devenu membre de la Ligue des jeunes socialistes (Young People's Socialist League, YPSL), de l'Union étudiante pour la paix (Student Peace Union, SPU) et du Congrès pour l'égalité raciale (Congress of Racial Equality, CORE).

C'est grâce à ces organisations que j'ai appris à regarder autrement la politique. Il ne fallait pas seulement s'opposer au racisme, à la guerre, à la pauvreté et autres fléaux sociaux. Il existait un rapport de cause à effet et une interconnexion entre tous les aspects de la société. Les choses n'arrivaient pas par accident. Il y avait une relation entre la richesse, le pouvoir et la perpétuation du capitalisme.

D'où le grand public tirait-il les informations nécessaires pour prendre des décisions politiques ? Les médias étaient contrôlés par de grands groupes. Comment les hommes politiques étaient-ils élus ? Les intérêts financiers jouaient aussi un rôle à cet égard. Qui avait droit aux bas salaires et aux mauvaises conditions de travail ? Le racisme n'était-il qu'un préjugé irrationnel ou bien la division entre

les races présentait-elle un bénéfice économique ? Qui prenait la décision d'entrer dans telle ou telle guerre et qui en profitait ? Une vie bonne consistait-elle à gagner de plus en plus d'argent pour pouvoir consommer de plus en plus de produits ?

À cette période, j'ai rencontré quelques grandes figures, dont des militants de terrain engagés dans les luttes syndicales, pacifistes ou pour les droits civils. J'ai même été impliqué dans ma première campagne politique lorsque j'ai travaillé pour la victoire aux élections municipales de Leon Despres, membre indépendant du conseil municipal de Chicago, auquel s'opposait le Parti démocrate, mené par le maire Daley. J'ai ainsi pu observer ce dont est capable une machine politique puissante quand elle repose sur le népotisme. Je travaillais aussi à temps partiel pour un syndicat du secteur du conditionnement dont le siège se trouvait à Chicago, United Packinghouse Workers of America.

Le début des années 1960, alors que je fréquentais l'université de Chicago, fut une période agitée pour le mouvement des droits civils. Les jeunes militants d'organisations comme le Comité de coordination des étudiants non violents (Student Nonviolent Coordinating Committee, SNCC) se faisaient arrêter et tabasser dans le Mississippi, en Alabama et dans tout le Sud tandis qu'ils se battaient pour la déségrégation et le droit de vote des Noirs. J'ai rejoint la section du CORE sur le campus et j'en suis devenu le vice-président. C'est mon condisciple Bruce Rappaport qui la présidait.

Tout en apportant un soutien financier au mouvement des droits civils dans le Sud, notre section a commencé à se pencher sur le racisme à Chicago. L'université était et est toujours située dans un secteur de la ville en grande partie afro-américain. Or il se trouvait qu'elle y était l'un des principaux propriétaires et qu'elle possédait des logements où régnait la ségrégation.

Notre section du CORE a envoyé des couples blancs et noirs dans ces immeubles ; ils prétendaient être à la recherche d'un appartement à louer. Pour un couple noir, rien de libre. Se présentant quelques heures plus tard, un couple blanc trouvait tout un choix de locations dans le même immeuble. Après des négociations sans succès avec l'université pour que cesse cette ségrégation en matière de logement,

notre section a organisé un sit-in dans le bâtiment de l'administration. Ce fut l'un des premiers sit-in d'étudiants luttant pour les droits civils dans le Nord.

À la même époque, alors que je travaillais pour une organisation agissant dans le cadre de la ville, je me suis fait arrêter lors d'une manifestation contre la ségrégation dans les écoles publiques – combat qui a duré des années et a par la suite mobilisé Martin Luther King Jr. Les écoles de Chicago étaient en général mauvaises, et elles étaient pires encore dans les quartiers noirs. Au lieu de permettre aux enfants noirs des écoles surchargées d'aller avec les Blancs, le service des écoles avait instauré des classes mobiles qui perpétuaient la ségrégation. Des centaines d'habitants de Chicago ont protesté. Pendant notre manifestation, la police a délimité une ligne qu'on ne pouvait franchir. Si on la passait, on se faisait arrêter. Plusieurs d'entre nous l'ont fait, et on nous a jetés dans des fourgons. J'ai passé la nuit en prison, et, au matin, l'Association nationale pour la promotion des personnes de couleur (National Association for the Advancement of Colored People, NAACP) nous a fait libérer sous caution.

Au titre de mes activités pour les droits civils, je me suis aussi engagé dans un mouvement contre les brutalités policières. C'est ainsi que j'ai eu maille à partir avec la police de Chicago : une voiture de patrouille m'a suivi pour ramasser les tracts que je distribuais, annonçant une réunion publique contre la violence policière. Dans un langage qui m'est devenu familier à cette époque, ils m'ont qualifié d'« agitateur extérieur ». Quelques années plus tard, lors de la convention démocrate de 1968, le monde entier a pu voir la police de Chicago à l'œuvre durant les scandaleuses révoltes policières. Leur brutalité ne m'a guère étonné.

En août 1963, avec bon nombre de camarades de l'université de Chicago, j'ai effectué un long trajet en bus pour participer à la marche sur Washington pour l'emploi et la liberté organisée par Martin Luther King Jr. Me retrouver ainsi tout près de l'un des grands dirigeants de l'histoire de notre pays fut pour moi une expérience inoubliable.

Martin Luther King Jr était un homme d'un immense courage qui a suivi la voie que sa conscience et son intelligence lui dictaient. Leader important du combat pour les droits civils, il a contribué, malgré les

obstacles, à atténuer la ségrégation dans le Sud et à faire voter le *Voting Rights Act* de 1965, mais il a accompli bien plus encore. Il a compris que, si on voulait instaurer réellement la justice pour toutes les races dans ce pays, il fallait créer une économie qui bénéficie à tous, et pas seulement à certains. Comme il l'a souvent rappelé, faire cesser la ségrégation dans un restaurant ne signifie rien si un ouvrier noir n'a pas les moyens de se payer le repas qu'on y sert.

Malgré la très forte opposition de ses soutiens financiers et de ses partisans « libéraux », King s'est prononcé contre la guerre au Vietnam. Ne pas s'opposer à cette guerre et à ses horreurs aurait été incohérent avec sa croyance en la non-violence. Comment aurait-il pu continuer à réclamer un changement dans les priorités nationales s'il ne s'était pas élevé contre le gonflement du budget militaire alors même que les pauvres avaient faim et que les malades étaient laissés sans soins médicaux ?

Contre l'ensemble de l'establishment et des médias, King a plongé dans l'inconnu. Il a exigé qu'on traite la question de la pauvreté et des inégalités de revenu et de richesse. Il a refusé d'être seulement un grand leader pour les droits civils des Noirs. Il est devenu plutôt un grand leader américain qui était noir. Et il n'a pas été assassiné lors d'une manifestation pour les droits civils, mais au cours d'une lutte afin d'obtenir des conditions de travail et des salaires décents pour les éboueurs de Memphis, dans le Tennessee. Au moment de sa mort, il était aussi en train d'organiser une marche des pauvres sur Washington pour les membres de toutes les races.

Je me souviendrai toujours de m'être trouvé sur l'Esplanade nationale, le 28 août 1963, avec des centaines de milliers de personnes. Le « J'ai fait un rêve » de King est un discours qui résonne encore dans mon esprit. Son œuvre reste pour moi une source d'inspiration.

En juin 1964, j'ai épousé ma condisciple à l'université de Chicago Deborah Shiling. Mon père était décédé l'année précédente et il nous avait laissé un peu d'argent, à mon frère et à moi. Avec Deborah, nous avons acheté trente-cinq hectares de forêt à Middlesex, dans le Vermont, pour deux mille cinq cents dollars. Et nous avons bossé dur pour transformer une vieille fabrique de sirop d'érable qui se trouvait sur la propriété en une cabane habitable. Il n'y avait ni eau ni

électricité, mais nous avons bâti de jolies toilettes. Nous allions nous baigner dans un ruisseau glacé au milieu des bois.

Après notre diplôme, Deborah et moi avons voyagé en Angleterre, en Grèce et en Israël. En Angleterre, nous sommes allés visiter Summerhill, l'école radicale créée par A. S. Neill en 1921. Elle reposait sur le principe très démocratique et très sain selon lequel c'était l'école qui devait servir les besoins des enfants, et non l'inverse. Autant que faire se pouvait, ces derniers apprenaient ce qu'ils voulaient et comme ils le voulaient, et ils avaient voix au chapitre sur la façon dont l'école était gérée. En avance pour l'époque, Neill estimait qu'on devait favoriser l'épanouissement intellectuel et émotionnel des enfants, et non pas les pressurer, comme le faisaient de nombreuses écoles.

En Grèce, nous avons passé du temps à Athènes à faire du tourisme, profitant du Parthénon et d'autres monuments antiques, ainsi que de la cuisine locale. Comme nous avions lu certains romans de Nikos Kazantzakis, nous sommes allés en Crète, où, dans les campagnes, nous avons pu observer un mode de vie qui semblait inchangé depuis un siècle.

En Israël, nous avons travaillé dans plusieurs kibboutzim, expérience unique d'une culture très différente de ce que nous connaissions. J'ai beaucoup aimé cueillir les pamplemousses, pêcher à l'épuisette à la ferme piscicole et autres travaux agricoles, mais c'est surtout la structure de la vie communautaire qui m'a marqué. Les habitants des kibboutzim vivaient vraiment leurs valeurs démocratiques. Les kibboutzim étaient la propriété de ceux qui y résidaient, les « chefs » étaient élus par les travailleurs et les décisions générales se prenaient démocratiquement. Les personnes âgées avaient l'air très jeunes et vivantes. La démocratie, semblait-il, était bonne pour la santé.

Le Vermont

En 1968, je suis allé habiter dans le Vermont à plus ou moins plein temps. Deborah et moi avions divorcé, et je vivais alors avec Susan Mott. Nous nous étions rencontrés quand nous travaillions tous

les deux dans un programme Head Start* à New York. Le 21 mars 1969, notre fils Levi Noah Sanders est né à Saint-Johnsbury, dans le Vermont.

L'un des emplois les plus intéressants que j'aie occupés à cette période, c'est celui de chercheur au service des impôts de l'État du Vermont, à la fin du mandat du gouverneur Phil Hoff. Cela m'a introduit à la politique fiscale. Hoff avait été le premier gouverneur démocrate depuis cent ans à être élu dans le Vermont. Il était aussi l'élu le plus progressiste de tout le pays. Des années plus tard, j'ai eu la chance de faire sa connaissance, ainsi que celle de sa femme Joan.

À cette époque, je travaillais comme journaliste pour plusieurs journaux du Vermont. Dans la région de Saint-Alban, dans le nord de l'État, j'écrivais pour un hebdomadaire et j'apprenais beaucoup de choses en arrêtant les passants dans la rue pour les interviewer. Les idées des personnes ordinaires ne collent pas forcément avec celles de l'establishment. J'étais surpris par le type de soutien que s'attirait George Wallace.

J'ai également travaillé dans la construction pour John Rogers, à Barre, dans le Vermont. Sa famille était en partie amérindienne et était installée là depuis des générations ; c'était un excellent charpentier et entrepreneur du bâtiment. Il m'a beaucoup appris sur la construction de maisons et de silos à grains. Il m'a aussi ouvert au mode de vie du Vermont, que je commençais à peine à découvrir.

Non seulement John était très versé dans la construction, mais il connaissait aussi le moindre arpent du centre du Vermont. Comme la plupart des habitants de cet État, il adorait la vie au grand air. Par beau temps, il emmenait sa famille en excursion en voiture, en camionnette et à moto. L'hiver, ils faisaient de la motoneige. Quelques années plus tard, j'ai eu l'occasion de contempler la beauté du Vermont en hiver en sillonnant ses forêts sur une motoneige.

John et moi avions grandi dans des mondes bien différents. Il en résultait de longues discussions lorsque nous nous rendions sur notre lieu de travail dans sa camionnette.

* Programme du ministère de la Santé créé en 1965 et qui fournit des services d'enseignement, de garde et de santé aux enfants de familles à faibles revenus.

En 1969, Susan, Levi et moi vivions dans une petite maison que nous avions achetée dans la bourgade de Stannard, dans le Vermont. Peuplée d'à peine plus de deux cents personnes, celle-ci se trouve dans le nord-est, l'une région les plus pauvres, les plus rudes et aussi les plus belles de l'État. Pas de commerces, pas d'écoles, pas de bureau de poste, même pas de voie goudronnée – l'hiver, la route principale en terre qui grimpe dans la montagne en direction de Lyndonville est fermée à cause de la neige et de la glace.

Vivre là-bas m'a beaucoup appris. J'ai notamment découvert le sentiment de beauté qu'on éprouve à marcher sur des chemins de terre silencieux, quand un cerf apparaît dans les champs ou qu'on trouve un sentier menant aux ruines d'une vieille ferme abandonnée depuis des dizaines d'années. Ou encore comment se nouent des amitiés quand on vit isolé, à dix kilomètres du commerce ou de la station-service les plus proches. On a besoin les uns des autres. Voilà qui tissait des liens différents de ce que j'avais connu auparavant.

J'ai appris à survivre par grand froid et à tenter de maintenir un bébé au chaud quand la température descend jusqu'à vingt degrés



À la bibliothèque de l'université du Vermont, dans les années 1970 (collection de l'auteur)

au-dessous de zéro et que l'air glacé passe à travers les murs mal isolés. J'ai compris très vite pourquoi tout le monde mettait du plastique sur les fenêtres. Ce n'est pas très joli, mais ça isole du froid. J'ai appris ce qu'il faut faire quand les canalisations gèlent et qu'on n'a plus d'eau courante : trimbaler de gros bidons d'eau en plastique pour pouvoir rester propre, laver la vaisselle et vider les toilettes. J'ai appris à faire démarrer une voiture après une nuit froide, quand les pneus sont collés au sol par le gel.

Un jour, j'ai rendu visite à un voisin qui était responsable des routes : c'est lui qui déblayait quand il avait neigé. Ce n'était pas rien. Si les routes n'étaient pas ouvertes, on ne pouvait pas aller travailler, ni chercher un médecin, ni emmener les enfants à l'école. J'ai écarquillé les yeux quand je l'ai vu mettre une batterie de voiture dans le four de sa cuisine. Est-ce qu'il était fou ? Non. La veilleuse du four maintenait la batterie au chaud pendant la nuit et permettait de faire démarrer le chasse-neige au matin, quel que soit le temps.

2

Ma carrière politique dans le Vermont

Il me semble juste de dire que ma vie politique a pris un tour bien différent de celle de n'importe quel autre membre du Congrès. Pas seulement parce que je suis l'indépendant qui y a été élu le plus longtemps de son histoire. Pas seulement parce que mes premières visites à Washington DC avaient pour motif des manifestations pour les droits civils et contre la guerre. Pas seulement parce que je n'étais jamais entré au Capitole avant de me présenter au Congrès.

C'est parce que j'ai commencé loin, très loin des appareils politiques.

Jim Rader est mon plus vieil ami. Je le connais depuis l'université de Chicago, et nous nous sommes retrouvés lorsque nous sommes tombés l'un sur l'autre lors d'une réunion dans le Vermont, à la fin des années 1960.

Fin 1971, Jim a mentionné devant moi qu'il allait se rendre à une réunion du Parti de l'union de la liberté, un petit parti indépendant des Démocrates et des Républicains, dans le Vermont. Winston Prouty, le sénateur fédéral de l'État, était décédé en septembre, et une élection partielle allait se tenir pour élire son successeur. Robert Stafford, unique congressiste du Vermont à l'époque, abandonnait son siège à la Chambre des représentants pour se présenter à celui de Prouty, ce qui voulait dire que deux sièges étaient à prendre. « Ça te dirait de venir

à la réunion ? m'a demandé Jim. Le parti va discuter des questions à aborder dans la campagne et désigner ses candidats. – Pourquoi pas ? » ai-je répondu. Décision fatale.

La réunion du Parti de l'union de la liberté se tenait dans une salle de Goddard College, dans le centre du Vermont. Par définition, les quarante ou cinquante personnes présentes avaient des opinions bien arrêtées. On a beaucoup discuté. Et j'y ai ajouté mon lot. Je me rappelle avoir parlé d'économie, d'éducation, de la guerre au Vietnam, notamment.

À un moment, nous en sommes venus aux investitures. Qui seraient les candidats du Parti de l'union de la liberté au Sénat et à la Chambre des représentants des États-Unis ? Il n'y avait pas beaucoup de partants. Doris Lake, l'une des fondatrices, avec son mari Peter Diamondstone, fut investie pour la Chambre des représentants. Et moi pour le Sénat. Oui, le Sénat ! Bienvenue dans la politique de terrain. Bienvenue dans la politique du Vermont.

Inutile de dire que ma campagne ne bénéficiait ni d'argent ni d'aucune organisation. De plus, très peu de personnes au sein du parti avaient ne fût-ce qu'une vague idée de la façon dont il fallait briguer un mandat, mais nous avons fait de notre mieux avec ce que nous avions et nous avons appris en avançant. Entre autres thèmes, notre campagne portait sur la justice économique, l'opposition à la guerre au Vietnam et les droits des femmes.

Quand j'y repense, je me dis que cette campagne ne fut pas seulement un bon apprentissage et un moment de joie, mais qu'elle a jeté les bases de tout ce que j'ai accompli en politique depuis. C'est là que j'ai effectué autant de recherches que j'ai pu sur les grands problèmes du pays, ce que j'ai beaucoup apprécié, et que j'ai pu exprimer le fond de ma pensée à leur propos. Je ne me suis pas soucié de qui je heurtais. Je ne me suis pas soucié de l'allure que j'avais. (Il y a quelques années, certaines publications m'ont qualifié de membre du Sénat des États-Unis le moins bien habillé. Comparé à alors, j'ai l'air d'un mannequin, maintenant, je vous prie de le croire.)

Le Vermont est un petit État, mais des radios et des journaux étaient prêts à faire des interviews dans la plupart des plus grosses villes. Nous

avons saisi toutes les occasions possibles pour nous exprimer. Je me souviens de mon premier entretien à la radio. C'était sur WVMT, à Colchester, l'une des plus importantes stations de l'État. L'interviewer était Jack Barry, figure bien connue dans les médias du Vermont. J'étais nerveux, très nerveux.

Que les auditeurs aient été d'accord ou non avec que j'ai exposé, ce dont ils se souviennent sans doute, c'est d'un constant tambourinement. J'étais si agité que mon genou n'arrêtait pas de tressauter et de cogner contre la table. L'ingénieur du son me faisait de grands signes pour que je cesse, en vain. Tac, tac, tac : ma première interview à la radio.

À mesure que la campagne avançait, je me suis amélioré et je suis devenu plus concentré. C'était difficile au début, mais je me suis senti de plus en plus à l'aise quand il s'agissait de distribuer des tracts aux coins des rues. Et j'ai découvert que j'aimais parler politique avec des inconnus.

Je me suis aussi assez bien débrouillé dans les débats. Je me présentais contre le congressiste républicain Robert Stafford, qui était favori. Peut-être est-ce difficile à croire aujourd'hui, vu la coloration politique actuelle du Vermont, mais en 1971 aucun Démocrate n'y avait jamais été élu au Sénat des États-Unis. Randy Major, représentant à la Chambre de l'État, tentait le coup.

Durant cette campagne, j'ai pu découvrir par moi-même ce qu'était la couverture de la politique par les médias. Randy, *outsider* très fort dans cette course, avait fait preuve d'imagination pour attirer l'attention. Comme c'était l'hiver dans le Vermont, il racontait qu'il allait « skier dans tout l'État pour rencontrer les électeurs ». Le stratagème a réussi. Tout au long de la campagne, les médias ont parlé du candidat à skis. Moi, je pontifiais sur les grands problèmes de l'humanité, tandis que les caméras de télévision restaient fixées sur les ampoules qu'il avait aux pieds.

Inutile de dire que ni les skis de Randy ni mes grands discours n'ont fait la différence. En janvier 1972, Bob Stafford a remporté l'élection partielle avec une avance de trente et un points. En ayant dépensé moins de mille dollars, je suis arrivé troisième, avec seulement 2 % des voix. Le candidat républicain à la Chambre des représentants, Richard Mallary, a lui aussi remporté une victoire écrasante.

Faisons une parenthèse sur le Parti républicain du Vermont dans les années 1970. Presque en tout point, il était différent de ce qu'est aujourd'hui ce parti au niveau national. Bob Stafford était-il conservateur en matière fiscale ? Oui, il l'était, mais il était aussi favorable à l'avortement et défendait l'environnement et l'enseignement pour tous.

À la fin de sa vie, alors qu'il avait pris sa retraite à Rutland, dans le Vermont, ce vieux Républicain et ex-officier de 87 ans a défendu les droits des homosexuels. En 2000, en effet, un débat très dur a secoué le Vermont pour savoir si notre État devait être le premier de la nation à légaliser l'« union civile ». Stafford a fortement soutenu cette position, ce qui a convaincu d'autres Républicains et facilité le vote de cette loi.

Il n'était d'ailleurs pas le seul modéré de son camp. Il a été précédé par le Républicain libéral George Aiken, qui a servi au Sénat des États-Unis pendant trente-quatre ans. Stafford a été suivi au Sénat par le Républicain Jim Jeffords, autre modéré. En 2001, celui-ci a quitté le Parti républicain du fait de son virage à droite, est devenu indépendant et a passé le contrôle du Sénat aux Démocrates.

Peu satisfait de mes 2 % à l'élection partielle, je me suis présenté comme gouverneur, toujours sur le ticket du Parti de l'union de la liberté, aux élections générales qui ont eu lieu six mois plus tard, en 1972. Cette fois, j'ai obtenu 1 % des suffrages. J'avançais, mais dans la mauvaise direction. Pendant cette campagne, je me suis aussi engagé, pour la première fois de ma vie, dans une campagne pour la présidence. Le Dr Benjamin Spock, pédiatre célèbre dans le monde entier, se présentait sur le ticket du Parti du peuple et était soutenu par le Parti de l'union de la liberté. J'ai fait campagne avec lui quand il s'est rendu dans le Vermont.

L'année 1974 a été l'apogée du Parti de l'union de la liberté. Michael Parenti, qui s'était fait évincer de son poste d'enseignant à l'université du Vermont parce qu'il s'opposait à la guerre au Vietnam, a conduit une excellente campagne pour le Congrès et obtenu 7 % des voix. Martha Abbott et Art DeLoy, nos candidats comme gouverneur et vice-gouverneur, en ont réuni 5 %. Quant à la jeune avocate Nancy Kaufman, candidate du parti au poste de procureur général, elle a obtenu 6 %.

En 1974, je me suis à nouveau présenté au Sénat des États-Unis. La course a été dure. Le sénateur George Aitken avait pris sa retraite, et tout le monde s'attendait à ce que le congressiste Richard Mallary le remplace. Or un jeune avocat qui était démocrate libéral, Patrick Leahy, a mené une campagne très rude contre lui.

L'un des éternels dilemmes auxquels sont confrontés les candidats de troisième force, c'est qu'ils sont souvent considérés comme du « gaspillage ». On apprécie vos idées, on veut voter pour vous, mais on craint qu'un candidat qu'on déteste vraiment ne soit élu si on « gaspille » sa voix. Cela a certainement affecté le faible total que j'ai réalisé. Je suis arrivé à 4 % – moins que ce que j'escomptais, mais le double de ce que j'avais réalisé avant ! Grande surprise, Leahy a remporté l'élection. Nous servons aujourd'hui ensemble au Sénat et nous sommes amis depuis des années. Il nous arrive d'évoquer nos souvenirs de la campagne de 1974.

En 1976, je me suis de nouveau présenté comme gouverneur. Pendant la campagne, j'ai été invité à participer à un débat en *prime-time* sur la plus grande chaîne de télévision de l'État. Je m'en suis bien sorti, ce qui m'a aidé à atteindre le maximum que j'aie jamais obtenu comme candidat du Parti de l'union de la liberté : 6 %.

Ce fut ma dernière campagne avec ce parti. J'étais fier de ce que nous avions accompli, fier que nous ayons été capables de sensibiliser les habitants du Vermont à certains des problèmes les plus importants auxquels sont confrontés notre État et notre pays, fier de leur donner une perspective progressiste hors du système bipartite, fier que nos efforts aient souvent porté leurs fruits quand nous nous opposions à des hausses tarifaires ou soutenions des ouvriers en grève. De plus, puisque nombre de nos candidats étaient des femmes, nous avons joué un rôle majeur dans la lutte contre le sexisme qui prévalait dans la politique au niveau de l'État. Nous avons fait beaucoup avec les ressources humaines et financières limitées dont nous disposions. Mais le temps était venu d'évoluer. Et de quitter la politique.

Une fois la politique derrière moi, je me suis employé à gagner ma vie. J'ai commencé à monter une affaire qui marchait raisonnablement. Avec l'aide de quelques associés, j'ai écrit, produit et commercialisé de petits films à destination des écoles sur l'histoire du Vermont et

d'autres États de Nouvelle-Angleterre. Le marché était trop réduit pour les grandes entreprises ; le champ était donc plus ou moins libre pour nous. Ce fut très agréable. Au passage, j'ai appris à mieux écrire et acquis des connaissances en photographie et en relations commerciales. J'ai aussi rencontré de formidables enseignants.

En 1979, quand j'ai découvert que la plupart des étudiants avec lesquels je discutais n'avaient jamais entendu parler d'Eugene Victor Debs, j'ai produit une vidéo de trente minutes sur sa vie et ses idées. Debs était un grand Américain, mais sa vie et son œuvre restaient en grande partie inconnues. C'était un homme d'un courage et d'une intégrité extraordinaires ; ses combats pour le compte des ouvriers et des pauvres ont jeté les bases de nombreux programmes instaurés par Roosevelt pendant le New Deal.

Debs a fondé le Parti socialiste américain et a été six fois candidat à la présidence. En 1920, il a obtenu près d'un million de voix alors qu'il était emprisonné pour s'être opposé à l'entrée des États-Unis dans la Première Guerre mondiale. La vie d'Eugene V. Debs, sa vision d'un monde de paix, de démocratie et de fraternité ont toujours été une source d'inspiration pour moi. J'ai fait poser une plaque en son honneur sur un mur de mon bureau au Sénat, à Washington.

Cette vidéo s'est vendue et a été louée dans des facs de tout le pays, et nous avons réussi à la faire diffuser sur la télévision publique du Vermont. En outre, Folkways Records a produit une version audio sur vinyle.

J'ai bien aimé gérer cette petite affaire. Je ne gagnais pas beaucoup d'argent, mais c'était moi qui prenais les décisions, je travaillais quand je voulais et j'apprenais bien des choses. J'envisageais de produire davantage de vidéos sur des aspects de l'histoire américaine peu connus des Américains.

Cependant, en 1980, ma vie de petit homme d'affaires a pris fin. Je suis revenu en politique.

Le socialisme dans une seule ville

Richard Sugarman est l'un de mes plus proches amis depuis quarante ans. Il est professeur de religion à l'université du Vermont ; c'est

un philosophe, auteur d'un grand nombre de publications et de livres importants ; il est aussi expert en statistiques sur le base-ball et juif hassidique. Il suit assidûment la politique.

À la fin de l'automne 1980, il a eu une étrange idée. « Présente-toi à la mairie de Burlington, m'a-t-il suggéré. Tu peux gagner. » Il avait analysé les résultats de ma campagne pour le siège de gouverneur. Si au niveau de l'État j'avais obtenu 6 % des voix, j'en avais récolé 12 % à Burlington et, dans les circonscriptions ouvrières de la ville, j'avais même dépassé les 16 %. Richard se disait que, si nous concentrions toute notre attention sur Burlington, nous avions une chance de l'emporter.

Nous avons rassemblé un certain nombre de nos amis politiques, dont beaucoup étaient d'anciens camarades du Parti de l'union de la liberté, et nous en avons discuté avec eux. La course serait ardue. Nous aurions pour adversaire un sortant démocrate qui en était à son cinquième mandat, sans opposition depuis des années, ainsi que tout l'establishment économique et politique de la ville. Comme d'habitude, nous n'avions ni argent ni organisation. Nous partions de rien.

Une fois prise la décision de me présenter, la stratégie nous est apparue très clairement. Nous mènerions une campagne fondée sur une politique de coalition. Nous tenterions de rassembler sous une seule égide les éléments divers qui, dans la ville, n'étaient pas satisfaits du pouvoir actuel. Et ils étaient nombreux. Au fil des ans, comme souvent à l'échelon municipal, l'administration s'était de plus en plus éloignée des quartiers et des familles de travailleurs pour se rapprocher des milieux d'affaires et des intérêts financiers du centre-ville.

Nous avons cherché à toucher tous les groupes et toutes les organisations possibles, et nous avons obtenu de bons résultats. Nous avons attiré dans la campagne certains syndicats municipaux insatisfaits des augmentations de salaire dérisoires et des mauvaises relations de travail. Nous avons séduit les locataires et leurs organisations, peu aidés par la ville alors que le montant des loyers grimpait. Nous avons mobilisé les défavorisés mécontents de la façon dont la ville gérait les logements publics. Nous avons obtenu le soutien de militants opposés à la construction d'une autoroute qui traverserait leur quartier.

Nous ont aussi rejoints des environnementalistes hostiles à un désastreux projet de gratte-ciel sur la rive du lac Champlain, la ressource naturelle la plus précieuse de la ville. Ils partageaient également mon opposition à une extension majeure de l'hôpital, qui déborderait sur un quartier. En sus, le maire proposait une forte hausse de la taxe foncière, ce qui ne suscitait guère l'enthousiasme chez les propriétaires.

En commençant par les quartiers défavorisés et ouvriers, j'ai frappé à autant de portes que j'ai pu. L'expérience a été extraordinaire. Au fil des années, à l'échelon de l'État et, bien sûr, pendant ma course à la présidence, mes campagnes ont dépensé beaucoup d'argent en publicités à la télévision et à la radio – des millions de dollars, même. Toutefois, je n'ai jamais oublié que le travail politique le plus important, c'est le porte-à-porte : il faut parler directement à ses concitoyens et répondre à leurs questions. L'Amérique a besoin de davantage de politique de terrain.

Notre forte percée est intervenue tard dans la campagne, quand nous avons obtenu l'appui de l'association des policiers de patrouille de Burlington. S'ils nous ont soutenus, c'est parce que j'ai promis de prêter l'oreille aux inquiétudes des agents de proximité et d'ouvrir des négociations sérieuses avec leur syndicat. En soutenant ma candidature, le syndicat policier et son dirigeant, Joe Crepeau, ont fait preuve d'un immense courage. Si j'avais perdu, ce qu'escomptaient la plupart des gens, les choses auraient encore empiré avec le maire sortant.

Le soutien du syndicat de policiers fut indubitablement très important. Si un candidat populaire de gauche, ex-opposant à la guerre au Vietnam, pouvait rallier les hommes en bleu conservateurs, nous marquions des points. De plus, je me suis bien comporté lors d'un débat très suivi avec le maire, financé par des organisations de quartier et organisé par mes futurs collaborateurs Phil Fiermonte et Jane Driscoll (aujourd'hui Sanders).

Je n'oublierai jamais le 3 mars 1981, jour du scrutin. Mon intuition politique me disait que, très probablement, comme le prédisaient les médias, nous allions encore une fois faire un flop. Après tout, je n'avais jamais décroché plus de 6 % lors d'une élection. Pourquoi cette campagne aurait-elle été différente ? D'un autre côté, les réactions que

nous suscitions dans toute la ville étaient très positives. Peut-être, mais seulement peut-être, remporterions-nous une grande victoire.

Or c'est ce que je n'avais pas du tout anticipé qui s'est produit. Les résultats ont été extrêmement serrés. Nous avons gagné à deux contre un dans les circonscriptions ouvrières de la ville, mais nous avons perdu dans les quartiers les plus riches. Quand on a décompté les derniers suffrages, il s'est révélé que j'avais gagné de quatorze voix. Cette issue était si spectaculaire que, neuf ans plus tard, le plus grand journal de l'État la qualifiait encore d'« histoire de la décennie ».

Deux semaines après l'élection, une fois obtenue une ordonnance de justice intimant que les urnes soient transmises de l'hôtel de ville à la garde de la justice de l'État, le recomptage fut achevé. Ma marge est tombée de quatorze à dix, mais j'ai été élu maire de Burlington. J'étais le seul dans tout le pays à avoir contrecarré le système bipartite et le seul maire socialiste en Amérique.

J'ai été investi en avril 1981, devant une foule nombreuse, à l'hôtel de ville. Par la suite, un reporter m'a demandé une copie du discours que j'ai prononcé ce jour-là, et je lui ai donné les pages gribouillées de notes d'un bloc jaune. J'aimais beaucoup ce discours, où je replaçais les problèmes locaux dans le contexte national et international.

L'une des crises immédiates auxquelles j'ai été confronté, ce fut d'acheter des vêtements convenables pour un maire. À l'époque, je ne possédais pas de costume, seulement une ou deux vestes de sport en velours côtelé et quelques cravates. Je n'avais pas l'intention de devenir le maire le mieux habillé d'Amérique, ni même de porter la cravate si souvent que ça. Cependant, je pensais qu'un petit rafraîchissement ne me ferait pas de mal. D'un coup, ma garde-robe a doublé de volume.

Le grand défi, en 1981, c'était de mettre en œuvre nos ambitieuses promesses électorales et de transformer la gestion municipale. Comment démocratiser la politique à Burlington et ouvrir l'exécutif à tous, quel que soit leur revenu ? Comment rompre avec notre dépendance vis-à-vis d'une fiscalité foncière régressive et cependant augmenter les rentrées d'argent dont nous avions besoin pour réaliser nos programmes ? Comment protéger l'environnement et stopper les constructions de routes qui n'étaient pas indispensables tout en favorisant les activités humaines sur la rive du lac ?

Comment développer les services municipaux dans les quartiers défavorisés et ouvriers depuis longtemps délaissés ? Comment faire entrer des femmes dans un exécutif depuis longtemps dominé par un réseau de vieux copains ? Comment toucher les jeunes aussi bien que les seniors ? Comment traiter équitablement les employés de la ville, non seulement en leur accordant des conditions de travail et des salaires décents, mais en les impliquant davantage dans les prises de décision au sein de leurs services ? Comment développer les arts à Burlington et donner à tous, quel que soit leur revenu, accès aux activités culturelles ?

Tels étaient certains des défis auxquels nous étions confrontés en entrant en fonction.

Afin de faire pénétrer de nouvelles personnes et de nouvelles idées au sein de l'exécutif municipal, nous avons créé un certain nombre de comités municipaux : à la jeunesse, aux arts, aux femmes, aux citoyens âgés, à la santé, à la réforme fiscale, entre autres sujets.

Les premiers jours de mon administration ont été grisants, mais très tendus. En effet, une véritable guerre civile faisait rage dans l'exécutif de Burlington. Celui-ci était contrôlé depuis des décennies par des Démocrates conservateurs, et, avec leurs alliés républicains, ils allaient faire tout leur possible pour ne pas abandonner le pouvoir. Le conseil municipal (comme on disait alors) était formé de huit Démocrates, trois Républicains et deux de mes alliés.

Lors de ma première réunion en tant que maire, le conseil a licencié ma secrétaire, la seule personne que j'avais pu recruter. Ils ont prétendu que je ne l'avais pas embauchée correctement. Façon de me rappeler qui détenait le pouvoir.

Deux mois plus tard, le jour où le maire devait officiellement annoncer qui il avait choisi pour quel poste dans son administration, le conseil a récusé toutes mes nominations. La situation était absurde : j'étais censé gérer la ville avec les chefs de service de celui que je venais de battre lors d'une élection âpre, ainsi qu'avec un groupe de personnes farouchement opposées à moi-même comme à mon programme.

La stratégie des Démocrates n'était pas compliquée : ils feraient en sorte que j'aie les mains liées, m'empêcheraient de faire quoi que ce soit, puis regagneraient la mairie en arguant que j'avais été inefficace.

Et nous, quelle devait être notre stratégie ? Premièrement, nous allions réaliser tout ce qu'il était possible d'accomplir pour un maire ne disposant pas du soutien du conseil municipal. Deuxièmement, nous allions révéler au grand jour ce qu'étaient les Démocrates et les Républicains du cru, à savoir des politicards bornés ayant fort peu d'idées positives. Enfin et surtout, nous allions créer un parti de troisième force dans la ville afin de les battre aux prochaines élections.

Au cours des mois suivants, nous avons démarré un programme Little League* dans un quartier défavorisé ; il existe toujours. Nous avons lancé ce qui allait devenir une opération de plantation d'arbres dans toute la ville ; elle a transformé tous les carrefours de Burlington et nous a valu d'être reconnus au niveau national pour l'embellissement de la cité.

Nous avons programmé une série de concerts d'été gratuits qui ont attiré des milliers de spectateurs sur la rive du lac Champlain, où ils pouvaient écouter de la musique tout en contemplant le coucher de soleil sur l'eau. Tout cela et davantage encore, malgré l'opposition du conseil municipal, en grattant quelques sous ici ou là.

Au fil de l'année, il est devenu clair que la seule voie pour réaliser complètement notre programme pour la ville consistait à avoir la majorité au conseil municipal, ce qui impliquait de créer une nouvelle entité politique. Au début, nous l'avons appelée la Coalition indépendante. Ensuite, elle a été rebaptisée Coalition progressiste. Au bout de plusieurs mois, nous avons rassemblé une très impressionnante palette de candidats prêts à en découdre avec les Démocrates et les Républicains dans chacune des six circonscriptions de la ville.

Formée en 1982, cette coalition est devenue la base de la troisième force progressiste dans le Vermont. Non seulement elle existe toujours à Burlington et a fait élire deux maires progressistes après moi, mais elle s'est étendue à tout l'État. Aujourd'hui, trois des trente membres du Sénat du Vermont sont des Progressistes, et il y en a sept à la Chambre des représentants. Le Parti progressiste du Vermont est l'un des plus anciens et des plus vivants partis de troisième force en Amérique.

* Organisation à but non lucratif gérant la pratique du base-ball pour les moins de 18 ans.

Nos élections municipales ont lieu en mars, et, l'hiver, il fait très froid dans le Vermont. Ce n'est donc pas toujours très drôle d'aller frapper aux portes en janvier et en février, quand la température descend au-dessous de zéro, mais c'est ce que nous avons fait. Je sortais aussi souvent qu'il m'était possible avec nos candidats. Nos thèmes de campagne étaient clairs. Premièrement, nos candidats se présentaient sur nos programmes progressistes. Deuxièmement, nous avions pour adversaires les Démocrates et les Républicains qui empêchaient le maire de faire son travail.

Le taux de participation aux municipales a atteint un sommet historique dans une ville désormais très politisée. Au soir de l'élection, nous avions gagné dans trois des six circonscriptions que nous briguions et avions poussé un Républicain et un Démocrate à un deuxième tour dans deux autres. Comme on pouvait s'y attendre, les Démocrates et les Républicains se sont entendus, et nous n'avons pas réussi à gagner.

Pour autant, cette campagne a été un immense succès. Au lieu de seulement obtenir deux sièges au conseil municipal, nous en avons remporté cinq, ce qui nous a donné un droit de veto. Nous pouvions bloquer toute initiative des Démocrates et des Républicains. Ils n'avaient donc plus d'autre choix que de travailler avec nous. Fort de ce nouvel équilibre des pouvoirs, nous pouvions avancer. Et nous avons avancé.

Je dois d'ailleurs dire que ce que nous avons réalisé au fil des ans a été significatif. Plusieurs livres ont même été écrits là-dessus. *U.S. News & World Report* m'a présenté comme l'un des meilleurs maires d'Amérique, et de nombreuses villes dans le pays ont repris les programmes que nous avions développés.

Nous sommes devenus la première municipalité dans le Vermont à instaurer des solutions alternatives progressistes à l'impôt foncier. Chaque jour, des personnes affluaient en ville pour travailler, se divertir, profiter de la vie nocturne ; il était juste qu'elles contribuent aux services municipaux dont elles bénéficiaient. Nous avons créé la première taxe municipale de l'État sur les repas et les chambres. Après une courte joute, les fournisseurs d'énergie ont été contraints de payer quand ils creusaient nos rues. Pour bâtir des infrastructures, il nous a fallu trouver des financements nouveaux. Une chaude bataille a fait

rage avec la télévision câblée locale, car nous voulions créer un système public. Nous avons réussi à en tirer des revenus substantiels tout en réduisant les tarifs pour les seniors et les résidents défavorisés.

Nous avons aussi abordé la question des inégalités dans les relations avec nos grandes institutions exonérées d'impôts. Nous avons réussi à augmenter les rentrées d'argent tirées des taxes réglées par l'université du Vermont et le Fletcher Allen Hospital pour les services de police et de pompiers. L'hôpital a aussi commencé à jouer un rôle plus actif pour couvrir les besoins en soins des habitants défavorisés. Nous avons également développé un plan permettant de tirer davantage de revenus de notre aéroport municipal de South Burlington.

L'extension de nos activités culturelles s'est révélée extrêmement populaire. Nous avons lancé un festival de jazz, un festival de blues, un festival de reggae ainsi qu'un autre de musique country. Nous avons aussi créé pour la nuit du 31 décembre une fête qui a attiré des milliers de personnes, proposant toutes sortes d'activités culturelles dans le centre-ville. La plupart de ces événements ont encore lieu aujourd'hui.

L'une de mes soirées préférées fut une lecture de poésie à l'hôtel de ville au cours de laquelle Allen Ginsberg, le poète de la Beat Generation, est venu rencontrer des enfants des écoles. Noam Chomsky, l'auteur progressiste peut-être le plus connu en Amérique, est venu parler devant une salle comble. Le grand écrivain Studs Terkel nous a rendu visite lors d'une fête pour les droits des travailleurs. J'ai participé avec Abbie Hoffman et David Dellinger, deux héros des années 1960, à une table ronde qui s'est révélée très amusante. Ella Fitzgerald a chanté dans l'une des éditions de notre festival de jazz. Burlington était en train de devenir l'une des petites villes les plus vivantes du pays.

Au milieu de toutes ces activités nouvelles, nous n'avons jamais oublié les responsabilités traditionnelles de la municipalité. J'ai tenu parole vis-à-vis des agents de police : un département plus nombreux et amélioré, avec des salaires plus élevés. Nous avons modernisé les camions et le matériel utilisés par les pompiers. Nous avons créé un service de l'emploi public plus efficace et mis en œuvre un programme de réfection des rues et des trottoirs. Nous avons fait l'acquisition d'une flotte entièrement neuve de chasse-neige et créé un plan de déneigement plus efficace – dans le Vermont, c'est un vrai problème.

Nous avons institué le plus grand programme d'amélioration de l'environnement dans l'histoire de l'État : un projet ville-État-gouvernement fédéral de cinquante-deux millions de dollars pour rebâtir notre système d'égouts, moderniser nos installations de traitement des eaux usées et faire cesser la pollution du lac Champlain. Nous avons fermé la décharge, néfaste pour l'environnement, et fait avorter un projet d'usine de traitement des déchets qui aurait été une catastrophe à la fois écologique et fiscale. Nous avons aussi contracté un emprunt obligataire pour notre service municipal d'électricité afin d'améliorer notre efficacité énergétique.

Après moult débats, nous avons lancé un vaste plan d'embellissement de la rive du lac. Celui qui prévoyait la construction de coûteux appartements a été remplacé par des jardins publics, une piste cyclable et un hangar à bateaux pour tous. Aujourd'hui, Burlington possède l'une des rives les plus belles et les mieux utilisées du pays.

Nous avons aussi développé certains des concepts les plus innovants du pays en matière de logement à des prix accessibles. Contre l'avis de certains professionnels de l'immobilier, nous sommes devenus la première ville en Amérique à financer des logements communautaires. Grâce à un fonds, les travailleurs ont pu acquérir leur résidence à un prix plus bas que sur le marché privé. Pour qu'elle reste accessible à perpétuité, le propriétaire devait s'engager à ne pas la revendre au prix du marché et à accepter un retour sur investissement réduit.

Ce type de fonds s'est répandu non seulement dans le pays, mais aussi dans d'autres. Les Nations unies ont reconnu le fonds de Burlington comme l'une des approches les plus créatives dans le monde en matière de logement à prix accessible.

Avec l'aide de celle qui allait bientôt devenir ma femme, Jane O'Meara Driscoll, qui a pris la direction du service de la jeunesse, nous nous sommes beaucoup occupés des enfants et des jeunes. Malgré les réticences du service des écoles, nous avons mis en place des programmes de garderie dans toute la ville. Il fallait des lieux où les enfants puissent jouer et faire leurs devoirs après l'école ; les parents qui travaillaient devaient pouvoir être sûrs qu'ils y seraient en sécurité. Trente ans plus tard, ce programme joue toujours un rôle crucial dans le système scolaire de la ville.